"JE JOUE DU ROCK SCHIZOPHRENE"

grunge pop

THE VINES

Voilà peut-être le groupe que tout le monde attend depuis Nirvana. Entre rage adolescente et mélodies sophistiquées, le premier album de ces Australiens pourrait convaincre le plus grand nombre. En prime, leur chanteur compositeur Craig Nicholls est une petite star en devenir qui flirte dangereusement avec la folie. Vol au-dessus d'un nid de coucous, nous voilà.

Un gamin hirsute fait les cent pas sur la scène de la Manchester University. Le regard un peu perdu, il grille clope sur clope et s'ébouriffe les cheveux nerveusement. Entre deux invectives timides *("Pouvez-vous monter le son de mon micro, s'il vous plaît ?")*, il tire la langue et tourne de l'œil comme ça, sans raison apparente. Nous sommes le 23 juin, à Manchester, en plein soundcheck de The Vines et le gamin hirsute à la bonne bouille ronde est la star qu'il nous fallait. 2002 va être l'année de Craig Nicholls et son groupe The Vines, comme 2001 fut le millésime Casablanca/ Strokes. Deux raisons pour expliquer l'enthousiasme bientôt généralisé : d'abord "Highly Evolved", le génial premier album de ces Australiens enregistré à Los Angeles avec Rob Schnapf ("Mellow Gold" de Beck) carambole Nirvana et The Kinks avec une rage sonique insensée. Ensuite, Craig Nicholls, est psychiatriquement étrange. Il est même euh... ah oui, un peu givré ! Reléguant l'asocial pathologique Rivers Cuomo (Weezer) au rang d'aimable plaisantin, Craig Nicholls incarne le seul et authentique bizarre du rock 2002.

CALIMÉRO GRUNGE

Bon signe : à 23 ans, Craig Nicholls terrifie déjà les attachés de presse et les journalistes. Songwriter fascinant, cet adepte du cri primal qui fleure bon l'esprit adolescent peut se montrer extravagant. Il lui arrive d'annuler une interview quand l'enjeu émotionnel lui semble trop fort, il lui arrive de parler librement de suicide (anecdote rapportée par le NME) et, surtout, rien ne l'empêche de se barricader dans les toilettes au moment de monter sur scène pour cause de crise d'angoisse. Notre homme à tête de Caliméro revu et corrigé grunge est donc un grand phobique. Il déteste les avions. Il aimerait que les voitures soient interdites. Par contre il ne crache ni sur les joints (fumés en quantité astronomique, paraît-il) ni sur la junk food (une de ses obsessions). Bien, bien, bien, votre cas nous intéresse, monsieur Nicholls. Allongez-vous donc ici si vous le voulez bien... Selon la rumeur, Craig Nicholls a fréquenté certaines institutions psychiatriques dans sa ville natale de Sydney. C'est la découverte de la musique qui l'a sauvé — provisoirement — de ses démons. Car avant de se plonger dans Nirvana, The Beatles et The Kinks, Craig Nicholls ne savait pas quoi faire de sa vie. A l'exception d'un travail flippant (pléonasme) au McDo, il y a neuf ans (où, d'ailleurs, il a fait connaissance avec le futur bassiste Patrick Matthews), Nicholls a toujours fui le monde adulte. Décrit comme taciturne, notre jeune héros préfère s'enfermer dans sa chambre d'ado et rester des heures à ne rien faire plutôt que de s'activer. *"Il n'y a que la musique qui puisse empêcher mon esprit de vagabonder*, confirme-t-il. Avant d'ajouter, mélancolique : *Je ne sais pas faire grand-chose d'autre que de rêver !"*

Le public de Manchester s'apprête donc ce soir à fêter la nouvelle rock star la plus à l'ouest de l'époque et son groupe capable de faire oublier les Strokes, les White Stripes et consorts. Presque un mois avant la sortie d'un premier album qui devrait marquer 2002, la salle affiche complet. A la Manchester University, le public présent est majoritairement jeune. Deux looks sont de rigueur : la veste en cuir/ cravate qu'arborent les clones *strokesiens* — on a dit, à tort, que The Vines était *"the australian Strokes"* — et la crête au gel ratatinée qui fait fureur chez les émules du footballeur David Beckham.

SCHIZOPHRÉNIE ADOLESCENTE

21 h 10 : The Vines monte sur scène. Le groupe se lance d'entrée de jeu dans un "Outtathaway" démentiellement cool avec ses airs de *"Smells Like machin chose"* 2002. Craig Nicholls éructe, remue dans tous les sens, se plie comme terrassé par un démon intérieur. Mais surtout, ce jeune homme aimante tous les regards du public. Les garçons aimeraient lui ressembler et les filles iraient bien discuter folie furieuse avec cet oisillon tombé du lit. Nous assistons là à un des plus prometteurs concerts rock de récente mémoire. Nous pouvons provisoirement renvoyer certains sympathiques frimeurs à cravate dans leur pensionnat suisse. The Vines sur scène c'est plus d'implication, plus de danger, plus de folie (au propre comme au figuré). Ah ! enfin un groupe

De gauche à droite :
Patrick Matthews (basse),
Craig Nicholls (chant/ guitare),
Hamish Rosser (batterie)
et Ryan Griffiths (guitare).

"LES ATTENTES CONCERNANT LE GROUPE NE M'EFFRAIENT PAS. PRENDRE L'AVION M'ANGOISSE TELLEMENT PLUS"

qui joue serré et classieux comme un gang. Ah ! enfin une formation qui alterne violence électrisée ("Get Free", "Highly Evolved", le final noisy de "1969") et mélodies au romantisme sixties ("Mary Jane", "Country Yard"). Attitude, chansons, fièvre, dinguerie : tous les traits distinctifs du futur grand sont là.

Sur scène, Craig Nicholls se débat comme un beau diable, tourne de l'œil, passe d'un registre vocal grave à un suraigu effrayant. Il saute également guitare à la main et se projette au sol avec une violence inouïe (comme les aliénés quand ils se heurtent à répétition aux matelas qui tapissent les murs de leur cellule capitonnée). Sincèrement impressionné, on ne fait même pas attention quand The Vines entame les premiers accords d'une reprise inattendue. Pourtant, c'est bien le "Ms Jackson" du duo rap Outkast que les Australiens transforment en ballade poignante. Le public frissonne et, finalement, applaudi à tout rompre. Triomphe pour *"la chose la plus cool qu'on puisse entendre sur terre"* (le NME, encore). 22 h 20 : la Manchester University se vide de jeunes gens réjouis. Dans quelques années, tous pourront dire à leurs petits enfants : *"Eh ouais mon gars, j'y étais !"* Et qui les croira ? Il n'empêche, The Vines va devenir énorme car peu de groupes transcrivent aussi bien la schizophrénie adolescente : un tiers de violence rentrée, un tiers de romantisme exacerbé et un tiers d'innocence.

Après cette confirmation scénique, Rock&Folk avait rendez-vous avec Craig Nicholls pour une petite discussion moins *vol au-dessus d'un nid de coucous* que prévue. Sourire timide, le garçon au regard perdu nous accueille dans la loge spacieuse au son d'un *"vous prendrez bien un Coca Cola !?"*. Refus poli. Nicholls enchaîne, un peu fébrile : *"Vous allez donc me poser des questions et je vais devoir vous fournir des réponses... Euh, je pense que je peux réussir à satisfaire cette demande."* Ouf.

MON DON C'EST UNE PROVIDENCE ET UNE MALEDICTION

Rock&Folk : Beaucoup s'accordent à dire que 2002 sera l'année de The Vines comme 2001 fut celle des Strokes. Comment gérez-vous cette pression ?

Craig Nicholls : Pffouuu, la pression... Ce qui nous arrive est génial. Les attentes concernant le groupe ne m'effraient pas. Prendre l'avion m'angoisse tellement plus *(il frissonne)*... Avant de me lancer avec The Vines, j'ai bien soupesé tous les aspects de ce métier. Il y a du positif et du négatif bien sûr, mais le positif l'emporte. Je fais un métier merveilleux et je remercie le ciel tous les jours de pouvoir écrire mes chansons et de gagner ma vie comme mes idoles.

R&F : L'intérêt que vous portent les médias est-il arrivé trop vite ?

Craig Nicholls : Nous jouons ensemble depuis cinq ans. Au début, nous étions fainéants, vraiment trop fainéants. Il fallait que je me motive pour me réveiller tous les matins et aller répéter. Les autres m'ont aidé. J'ai vite su que j'avais un don pour la musique... un seul et unique don. Quand la nature vous accorde un privilège, il faut le cultiver. Ce don, c'est ma providence et ma malédiction aussi. Je ne peux pas me battre contre ça *(il s'interrompt et se met presque à pleurer)*. C'est un truc de taré, mec !

R&F : Quand ce don musical s'est-il manifesté pour la première fois ?

Craig Nicholls : J'ai toujours su que ma vie serait dans le domaine de la création artistique. J'ai besoin de créer pour occuper mon esprit, sinon il vagabonde et j'ai du mal à le contrôler. Tout petit, je passais des journées à rêvasser en dessinant tout ce qui me passait par la tête. Ensuite, il y a eu la musique... J'écris des chansons depuis mon plus jeune âge. Mais quand j'ai découvert les Beatles, les Kinks et le "Nevermind" de Nirvana, j'ai enfin trouvé ma voie.

R&F : Vous dites que sans la musique, vous seriez socialement inadapté au monde des adultes...

Craig Nicholls : Rien ne m'intéresse vraiment à part la musique et je suis assez timide. Quand j'étais plus jeune, je détestais l'école. Je préférais passer mes journées à la maison, comme ça, sans rien faire. En classe, je n'étais pas particulièrement rebelle. Sauf que j'ai toujours eu du mal à me conformer aux règles, je ne les comprenais pas. Il n'y a que dans la musique que je peux me sentir en liberté. Vous savez, je crée mon propre monde, un peu comme Salvador Dalí, une de mes plus grandes idoles.

R&F : A part l'avion, avez-vous d'autres phobies ?

Craig Nicholls : De temps en temps j'ai peur de monter sur scène. Je sais pourtant que le public nous attend mais je reste bloqué, incapable du moindre mouvement. Imaginer que je vais rater un concert me terrifie... Sinon, je suis toujours dans tous mes états quand je traverse les rues : j'ai tellement peur de me faire écraser... De toute façon, les voitures me terrifient. Elles devraient être interdites.

JE PEUX ETRE BIZARRE

R&F : Comment définissez-vous votre songwriting ?

Craig Nicholls : C'est quelque chose de très simple et de très pur. Je veux tendre à une certaine innocence, comme les Kinks et les Beatles. Il faut une énergie mentale et physique incroyable pour écrire des chansons et je suis trop petit trop faible pour assumer ces dépenses énergétiques. Après avoir écrit je me sens vidé, mort... Cela ne me facilite pas les choses dans le cadre de relations sociales. Etre dans un groupe rend les choses plus difficiles avec les filles.

R&F : Peut-on dire de vos chansons qu'elles sont schizophrènes avec un aller-retour perpétuel entre rage et douceur ?

Craig Nicholls : Oui, c'est ça *(enthousiaste)*... Je joue du rock schizophrène. De toute façon, dans ma vie, je suis pareil : je peux passer de crises de violence et d'hyper-activité à des phases d'épuisement. Tous les êtres humains sont comme ça...

R&F : La musique agit-elle sur vous comme une thérapie ?

Craig Nicholls : Je ne me sens mieux que quand je suis sur scène ou que j'écris une chanson. Alors, oui, je pense que la musique lave mon cerveau de toute la merde. Mais la contrepartie c'est que cela fait ressortir certains côtés de ma personnalité que j'avais oubliés... Enfin, je peux être... bizarre.

R&F : Vous dites admirer, plus que tout autre groupe actuel, Muse. Pourquoi ?

Craig Nicholls : Oh Muse. Ils sont un exemple pour moi et une de mes plus grandes sources de motivation. Voilà le seul groupe qui a trouvé l'équilibre entre quelque chose de très primitif et quelque chose de très sophistiqué. J'ai déjà plein de nouvelles chansons pour notre deuxième album et nous allons expérimenter à partir de cette formule un peu tribale *(il tapote sur la table fébrilement)*. Il y aura de l'électronique aussi. Enfin... euh... j'ai déjà envie de me remettre au travail. Je ne suis pas encore satisfait de ce que nous avons fait jusqu'à présent...

Fin de l'interview. Craig Nicholls nous rattrape par la manche : *"Savez pas où je peux m'acheter des hot dogs ?"* Ce mec est dingue. ★

RECUEILLI PAR JEAN-VIC CHAPUS

CD "Highly Evolved" (Heavenly/ Capitol)

The Orange Humble Band

"Humblin' (Across America)"

LAUGHING OUTLAW/ M10

Le super groupe est-il la panacée en matière de power pop mâtinée country ? Dans la foulée de Golden Smog où des Jayhawks et Soul Asylum retrouvaient fraîcheur, ou des Raisins In The Sun menés par le très sous-estimé Jules Shear, voici le second album du Orange Humble Band. Pour cet ensemble monté autour du songwriter australien Darryl Mather, la liste des musiciens sonne comme un *who's who* de pointures, avec des ex-Posies ou dB's, plus Spooner Oldham aux claviers et une apparition de Jim Dickinson. Au centre de cette galaxie, on retrouve forcément la notion Big Star, surtout avec l'excellent Jody Stephens de retour aux fûts dans les studios Ardent de Memphis. Big Star sans Alex Chilton, donc sans la folie déglinguée, mais avec une collection de quinze chansons au goût de soul, classiques comme, hélas, on n'en fait plus. Ingrédient

fondamental à la réussite du projet : l'entente des différents membres qui, malgré leurs nombreuses compétences, se sont réparti le boulot. Certains écrivent (Mather), d'autres jouent aussi (le producteur Mitch Easter) et Ken Stringfellow, ici simple chanteur, débarrassé des maniérismes des Posies, n'a sans doute jamais fait mieux de sa vie. Et ce groupe, grâce à son approche spontanée, livre ici la meilleure surprise du genre depuis bien longtemps. Il sera difficile de faire un choix entre le psychédélisme de "The Way She Moves", la pureté d'une ballade comme "One Hour's Lonely Play" ou la gaieté cuivrée de "Freewheelin' ". Le mieux est encore de s'écouter la chose en boucle, avant de la ranger un jour à côté des deux premiers Big Star.

François Bacherig

★★★★

Utah Carol

"Comfort For The Traveler"

MUNICH/ SOCADISC

Loin de toute coolitude urbaine à la mode, ce duo mixte vient d'enregistrer le grand disque plouc du moment. Chaleureux, placide et surtout merveilleusement mélodique, "Comfort For The Traveler" est le deuxième album d'un combo qui a décidé de transposer la candeur des Beach Boys dans son Americana rêveuse. Penser à une country lo-fi, penser à un folk de bastringue, penser à la pop la plus innocente et on aura une idée de ce à quoi peuvent bien ressembler ces morceaux signés Jinja Davis et Grant Birkenbeuel (couple à la scène comme à la ville). Dans une actualité discographique actuellement squattée par des gamins riches à cravates et par des branchouïas sous coke ne jurant que par le revival années quatre-vingt, ce genre d'anomalie musicale a de quoi forcer le respect. Dans "Comfort For The Traveler", il y a ainsi le bruit de la nature et une ambiance pastorale sympathiquement larguée. Mais il y a également certaines des chansons les plus recommandables entendues de récente mémoire. Avec leur charme désuet, "Angel", "Silver Space Rocket" et "Misfits" positionnent Utah Carol comme les cousins américains de Belle And Sebastian ou comme la réponse bucolique à Yo La Tengo. Sans problème, ce disque respire la terre, les grands

espaces naturels, le retour aux valeurs simples. Peut-on pour autant parler de country-pop réactionnaire ? Pas exactement. Utah Carol est plutôt ce genre de groupe à introduire un peu d'expérimentation dans la tradition et "Comfort For The Traveler", un disque qui rejoindra sur les étagères le splendide Wilco 2002, voire les premiers Beck.

Jean-Vic Chapus

★★★★

THE VINES
débarquent en France

Highly Evolved
Premier album

"They sound like The Beatles playing '70's—New York punk' "
NME

"Urgent, rapide, fier, violent, braillard, toxique"
LES INROCKUPTIBLES

Sortie le 9 juillet

SANS LE MOINDRE COMPLEXE

piste aux étoiles

- ★★★★★ incontournable
- ★★★★ excellent
- ★★★ convaincant
- ★★ possible
- ★ dans tes rêves

THE VINES

"Highly Evolved"

CAPITOL

De New York à Manchester, le rock se referait une santé. En passant par l'Australie. Pas sous la forme d'un énième clone d'AC/DC ni un disciple furieux des Hard-ons. Un quatuor surnommé The Vines, *"le futur du rock"* selon le NME (qui n'en est pas à sa première révolution avortée), publie un premier album, "Highly Evolved". Les spécialistes qui rôdent n'hésitent pas à citer Nirvana, Beatles et autres légendes. On tient alors peut-être le disque qui va redonner espoir aux amateurs de saturation décomplexée. Sept années que ces quatre petits gars lookés anachroniques (donc tendance), entre roadies des Stone Roses et fans négligés des Ramones, torturent dans leur cave leurs instruments. Pour finalement balancer ce disque, produit par Andy Wallace... Ecoutons voir. D'entrée, les Vines entrent dans le lard : "Highly Evolved", pas plus d'une minute trente-deux, évoque direct le Kurt Cobain de "Negative Creep", le Frank Black de "Come On Pilgrim" avec un certain côté dandy, des guitares qui bourdonnent façon Mudhoney. Bref, du rock sale, bruyant, avec un réel sens de la mélodie qui pointe sous la saturation. Idem pour le single "Get Free", deux minutes zéro quatre, hymne six fois sévèrement cordés et fédérateur et orage qui gronde (jeter un œil sur le clip). Les mecs de The Vines combinent souvent avec bonheur écoles américaine et britannique. Le père de Craig Nicholls, le mignon chanteur-guitariste, jouait, durant les années soixante, dans un garage-band du nom de The Vynes. Et il y a fort à parier qu'il a bien voulu transmettre au fiston quelques-uns de ses précieux vinyles dont ceux de John Lennon et ses trois acolytes, ou de Pink Floyd. Sur "Homesick", les Beatles se reforment le temps d'une ballade en compagnie des Beach Boys, les Pixies prêtant leurs amplis. Tout comme sur "Sunshinin' ", où le meilleur de la noisy anglo-saxonne (Ride, Teenage Fanclub) pactisent encore avec les Scarabées (la voix !) pour une ballade *electric flower super power*. Avec "Factory", manifeste rigolo anti-quotidien débilitant, The Vines ouvrent les fenêtres pour laisser percer quelques rayons de soleil. Rythmique école Specials, mélodie rappelant le "Ob-La-Di Ob-La-Da" toujours des Beatles, tout comme Blur. Il y a également ce "Mary Jane" où on a tout le temps de s'en rouler un et de s'oublier pendant que The Vines se promènent ailleurs. "1969", lui, débute par ces mots : *"It's 1969 in my head"* : là où les Stooges crachaient leur ennui, les Vines, eux, fantasment et s'électrocutent gaiement. Jubilatoire ! "In The Jungle" est un uppercut définitif, "Ain't No Room" réunit à nouveau Nirvana, les Fab Four, Pixies, Strokes et autres ! Alors, "Highly Evolved", le nouveau "Nevermind", le digne successeur de "Sgt Pepper" ? Allez savoir. Ce qui est sûr, c'est qu'aujourd'hui, des gamins comme les Vines peuvent procurer une bonne dose d'énergie et de nostalgie *positive* aux vétérans et ouvrir les portes d'un passé glorieux à la nouvelle génération. Sans le moindre complexe. Et avec conviction. C'est déjà énorme.

Jérome Reijasse

★★★★